

Olivier Tonnerre (<https://orcid.org/0000-0002-4809-8575>)

United States Military Academy, West Point

« Faut-il nécessairement que la beauté s’ignore pour ne rien perdre de son éclat ? » : le goût et la grâce dans *Le Piccinino* de George Sand

Je ne crois pas que le bon goût soit une chose si superficielle qu’on pense en général ; tant de choses concourent à le former ; la délicatesse de l’esprit, celle des sentiments ; l’habitude des convenances, un certain tact qui donne la mesure de tout sans avoir besoin d’y penser ; et il y a aussi des choses de position dans le goût et le ton qui exercent un tel empire ; il faut une grande naissance, une grande fortune ; de l’élégance, de la magnificence dans les habitudes de la vie [...]¹.

Par Claire de Duras, on entre de plain-pied dans les représentations de la noblesse sous la Restauration. La duchesse, elle-même trait d’union avec le dix-huitième siècle, offre des portraits de noblesse romancés qui présentent une continuité sans faille avec le siècle précédent, comme si la Révolution n’avait été qu’une ellipse sans importance dans l’écriture des manières et du bon goût souverain de l’aristocratie maintenant restaurée. Le bon goût, c’est aussi ce que Balzac avait nommé le *shibolet* de l’aristocratie², un mot de passe qui unit et qui sépare, et seule la fréquentation assidue de la haute société peut l’enseigner. Pour posséder ce bon goût, il faut être noble, question de position justement. Il faut aussi faire sans penser à ce que l’on fait, déployer ce « tact » qui conduit au juste milieu si cher au courtisan de Castiglione, centre fluide qui est l’un des ingrédients de la grâce. On le sait depuis Bourdieu, le goût est une construction sociale, signe d’une place et d’un comportement en société, facette de l’*habitus*. Et bien entendu, le bon goût est le goût du groupe dominant, de cette noblesse qui, ayant perdu la suprématie politique, continue de repousser la révolution des mœurs et des manières en se maintenant comme seule arbitre des élégances, s’accrochant à un pouvoir symbolique qu’elle continuera de monnayer bien après ses nombreuses fins annoncées³. Souvent d’ailleurs, ce bon goût se pare d’autres

¹ C. de Duras, *Édouard*, Éditions Autrement, Paris 1994, p. 94.

² H. de Balzac, *La cousine Bette*, [in :] *La Comédie Humaine*, Volume 7, Gallimard, Paris 1976–1981, p. 407.

³ On peut citer ici la duchesse de Maillé, dans ses *Mémoires 1832–1851* : « Les grands propriétaires non-nobles suivent l’exemple de la noblesse, et comme celle-ci n’a plus de puissance, mais qu’elle a encore de l’élégance, tout ce qui veut avoir *bon air* l’imite, et c’est nombreux en France ». D. de Maillé, *Mémoires, Un regard sur le monde*, Lacurue, Paris 2012, p. 242. Sur la

atours : il se décline en *je-ne-sais-quoi*, en aisance, en nonchalance, en manque d'affectation, et surtout, et ce depuis bien longtemps, en grâce tout aristocratique.

Nombreux seront les auteurs à se contenter de cette continuité, surtout si elle conforte leur naissance, réelle ou fantasmée, ainsi que leurs opinions politiques, qu'elles soient acquises ou héritées. Bien qu'il soit omniprésent dans la production culturelle du dix-neuvième siècle, peu seront les auteurs à tenter d'analyser le bon goût de la noblesse – ainsi que son essence, la grâce, qui se dévoilera ici plus tard – d'en révéler les rouages, d'en dissiper les roueries.

L'une des seules à y parvenir n'est autre que George Sand, et il s'agira d'établir ces liens entre bon goût, grâce et noblesse, tels qu'ils sont tissés dans *Le Piccinino*, qui s'éclaire en regard de l'*Histoire de ma vie*⁴. Sand y explique l'intérêt que renferme ce roman : « Ce que je pense de la noblesse de race, je l'ai écrit dans *Le Piccinino*, et je n'ai peut-être fait ce roman que pour faire les trois chapitres où j'ai développé mon sentiment sur la noblesse »⁵. Ce jugement est un peu sévère, car ces trois chapitres sont loin de contenir l'intégralité du commentaire offert par ce roman sur la *noblesse de race*. Ils comportent néanmoins un excellent condensé du discours que la noblesse tient sur elle-même, en particulier concernant son rapport au temps et à la mémoire, ainsi qu'une subversion de celui-ci. Puis, ce sont toutes les nuances de la noblesse qui se découvrent en même temps qu'Agathe et son entourage, articulant une opposition entre grâce naturelle et grâce artificielle, qui se trouve être depuis bien longtemps au cœur des représentations de toute la caste.

En effet, la scène qui se déroule au cours de ces trois chapitres fait converser Michel, peintre que l'on croit encore issu du peuple, et le marquis de la Serra, chevalier servant de la princesse Agathe. Il a invité Michel, ainsi que son père et son oncle, à dîner dans son palais. Le marquis tient du stéréotype : beau, gracieux, aux parfaites manières, il est aussi éclairé, ce qu'il prouve bien en invitant les trois hommes du peuple, à qui il fait visiter « sa noble résidence, leur montrant et leur expliquant, avec courtoisie et autant d'esprit que de sens, les chefs-d'œuvre dont elle était ornée »⁶. Malgré la bonté du Marquis, le jeune homme est très critique de la noblesse, et pose le mérite en opposition à celle-ci, et en particulier au principe d'hérédité : « [...] j'avoue même que cela m'est parfaitement indifférent, et que je n'ai jamais eu qu'une seule préoccupation à cet égard, c'est de devoir mon illustration à moi-même et de me créer mes armoiries avec une palette et un pinceau »⁷. Le marquis, lui aussi lucide

longévité de la noblesse, et sa survie postrévolutionnaire, on peut se référer à l'ouvrage maintenant classique : A. Mayer, *The Persistence of the Old Regime*, Pantheon Books, New York, 1981.

⁴ G. Sand, *Histoire de ma vie*, Gallimard, Paris 2004.

⁵ *Ibid.*, p. 60.

⁶ G. Sand, *Le Piccinino*, vol. III, Lebècqque et Sacré Fils, Bruxelles 1847, p. 41.

⁷ *Ibid.*, p. 49. Il faut ici signaler qu'une grande partie de cette discussion se produit sous l'œil des portraits des aïeux du marquis. Ces portraits forment un lien entre Michel l'artiste et de la Serra le noble : ils sont le trait d'union entre les deux hommes : l'art et l'hérédité s'incarnent dans ces tableaux, et leur union est prélude à l'agrément final entre les deux hommes. Sur l'importance des objets et des portraits dans l'*habitus* nobiliaire, on peut se référer à : E. Mension-Rigau,

envers sa propre classe, encourage le jeune homme à « acquérir [sa] noblesse au lieu de la laisser perdre, comme font tant de pauvres sires indignes d'un grand nom »⁸. Et de continuer, à l'échelle européenne cette fois : « je sais fort bien que la noblesse est dégénérée en tous pays, et je n'ai pas besoin de te dire qu'elle est d'autant moins pardonnaible qu'elle avait plus d'illustration à porter et de grandeur à soutenir »⁹. On notera tout de même l'utilisation du tutoiement, noblesse oblige ! Ensuite, le dialogue devient une assez longue exposition de certains lieux communs du discours nobiliaire. On y retrouve la prépondérance du sang, de la longue durée au pouvoir, ainsi que le devoir : « mais mon père m'a enseigné une chose qui de son sang est passé dans le mien : c'est que j'étais d'une race distinguée, et que si je ne pouvais rien faire pour raviver son éclat, je devais, du moins, m'abstenir du goût et des idées qui pouvaient le ternir »¹⁰. C'est là l'une des justifications de la supériorité de la noblesse : par émulation envers les ancêtres, on doit faire toujours mieux, ou du moins aussi bien, au risque de déroger, ce qui entraîne une amélioration, ou du moins un maintien, des qualités de ces hommes de qualité, génération après génération. La notion est d'ailleurs reprise et explicitée un peu plus loin dans le texte, cette fois par Michel :

C'est donc un grand privilège social que la noblesse d'origine, si elle impose de grands devoirs, elle fournit en principe de grandes lumières et de grands moyens. L'enfant qui épelle la connaissance du bien et du mal dans des livres écrits avec le propre sang qui coule dans ses veines [...] devrait toujours être un grand homme, ou du moins, comme vous le disiez, un homme épris de la vraie grandeur, qui est une vertu acquise, à défaut de vertu innée. Je comprends maintenant ce qu'il y a de vrai et de bon dans le principe d'hérédité, qui rend les générations solidaires les unes des autres¹¹.

On en revient à un discours ancien, qu'on retrouvait comme justification de la nécessité pour le courtisan d'être noble dans Castiglione dans un passage dont la métaphore centrale (celle de la noblesse comme source de lumière) est reprise dans le Dom Juan de Molière¹². Il semblerait à ce point que le jeune homme ait été conquis par le discours

Aristocrates et grands bourgeois, Plon, Paris 1994, p. 108–109. De plus, la demeure aristocratique constitue, pour reprendre l'expression de Pierre Nora, un véritable *lieu de mémoire*.

⁸ *Ibid.*, p. 49.

⁹ *Ibid.*, p. 49.

¹⁰ *Ibid.*, p. 52.

¹¹ *Ibid.*, p. 61.

¹² B. Castiglione, *Le Livre du courtisan*, GF-Flammarion, Paris 1991, p. 36. Voici le passage en question : « Car la noblesse est comme une claire lampe, qui manifeste et fait voir les bonnes et les mauvaises actions, et enflamme et incite les cœurs à la vertu, tant par crainte du déshonneur que par l'espoir aussi de la louange. Et comme cette clarté de la noblesse ne découvre pas les actions de ceux qui ne sont pas nobles, ces derniers manquent de l'aiguillon et de la crainte de ce déshonneur, car il ne leur semble pas qu'ils soient tenus d'aller plus loin que ne l'on fait leurs ancêtres, alors qu'au contraire les nobles se sentiraient dignes de blâme, s'ils ne s'efforçaient pas pour le moins d'atteindre les bornes qui leurs ont été indiquées par leurs prédécesseurs ». Cette définition du devoir nobiliaire envers les ancêtres (mais aussi envers la descendance), apparaît dans la scène 6 de l'acte IV du *Dom Juan* de Molière, énoncé par Dom Louis.

du marquis et se soit rangé à ses arguments. Mais en fait, un compromis a eu lieu, et c'est là que Sand se distingue des romanciers de son époque. Dans *Le Piccinino*, la notion d'hérédité, que la constante mention du sang rappelle sans cesse, n'est jamais présentée comme néfaste à l'humanité lorsqu'elle se rattache à la mémoire familiale, indissociable de l'histoire des nations¹³. C'est là que se fait l'accord des deux hommes, et ce consensus est exposé dans un long passage, qui sera ici tronqué :

Ce qu'il y a de funeste, je vais le dire moi-même, reprit le marquis ; c'est que la noblesse soit une jouissance exclusive, et que toutes les familles humaines n'y aient point part ; c'est que les distinctions établies reposent sur un faux principe, et que le paysan héros ne soit pas illustré et inscrit dans l'histoire comme le héros patricien ; c'est que les vertus domestiques de l'artisan ne soient pas enregistrées dans un livre toujours ouvert à sa postérité ; [...] c'est enfin que l'histoire de la race humaine n'existe pas, et ne se rattache à quelques noms sauvés de l'oubli, qu'on appelle des noms illustres, sans songer qu'à certaines époques des nations entières s'illustrèrent sous l'influence du même fait et de la même idée¹⁴.

Le problème ne vient ni de l'hérédité, de la prépondérance du sang, ou même de la mémoire nobiliaire. Il vient de ce que Sand considère comme l'ennemi du peuple, cet inconnu de la noblesse qui s'appelle l'oubli, dont le Marquis souligne la perversité :

L'oubli est un châtement qui ne devrait frapper que les hommes pervers, et pourtant, dans nos orgueilleuses familles, il ne frappe personne ; tandis que dans les vôtres, il envahit les plus grandes vertus ! L'histoire est confisquée à notre profit, et vous autres, vous ne semblez pas tenir à l'histoire, qui est votre ouvrage bien plus que le nôtre cependant¹⁵.

L'absence de mémoire familiale, le manque d'exemples méritoires des aïeux, ainsi que le sentiment que les actions vertueuses ne serviront jamais à éclairer les générations futures, voilà l'aiguillon (pour reprendre un mot de Castiglione) dont le peuple est dépourvu et qui lui permettrait de s'améliorer et de ne pas, lui aussi, déroger. La solution que propose Sand est, à défaut d'un meilleur terme, une démocratisation de la noblesse : il faut que la roture prenne conscience de son hérédité, et développe les aptitudes naturelles de chacun grâce à la mémoire familiale, sous le regard bienveillant du lignage, sorti de l'obscurité de l'oubli populaire¹⁶. Elle l'exprime clairement dans *Histoire de ma vie* :

Chaque famille a sa noblesse, sa gloire, ses titres : le travail, le courage, la vertu ou l'intelligence. Chaque homme doué de quelque distinction naturelle la doit à quelque homme qui l'a précédé, ou à quelque femme qui l'a engendré. Chaque descendant d'une lignée quelconque aurait donc des exemples à suivre s'il pouvait regarder derrière lui,

¹³ On retrouve ici ce que Mension-Rigau appelle « l'inscription du passé familial dans l'histoire collective ». E. Mension-Rigau, *op. cit.*, pp. 133–153.

¹⁴ G. Sand, *Le Piccinino*, vol. 3, *op. cit.*, pp. 61–62.

¹⁵ G. Sand, *Le Piccinino*, vol. 3, *op. cit.*, pp. 62–63.

¹⁶ Il faut le rappeler, cette scène se déroule sous le regard des portraits des ancêtres du marquis, qui incarnent la mémoire familiale mais aussi la longue durée de la pratique du pouvoir, la longévité de la domination sociale, ainsi que la richesse.

dans son histoire de famille. Il y trouverait de même des exemples à éviter. Les illustres lignages en sont remplis ; et ce ne saurait pas une mauvaise leçon pour l'enfant que de savoir de la bouche de sa nourrice les vieilles traditions de race qui faisaient l'enseignement du jeune noble au fond de son château¹⁷.

Loin de rejeter l'exemple nobiliaire, elle prône une application de celui-ci à toute la société. L'hérédité n'est pas une tare – n'en déplaie aux auteurs de la fin du siècle – mais une source intarissable d'amélioration pour l'ensemble des femmes et des hommes, ce que l'aristocratie a depuis longtemps bien compris, faisant d'elle la force qui est le socle de leur pouvoir et de leur prestige. C'est en cela que Sand se distingue : elle embrasse le discours nobiliaire dans ce qu'il a de plus clivant – le sang, l'hérédité, la distinction – en le sortant de sa classe pour l'appliquer à l'humanité toute entière, la mémoire familiale devenant un bien inaliénable, capital symbolique qui ne marquerait plus des distinctions arbitraires, car basées sur l'appartenance à la caste, mais la distinction de chaque lignage, placée sous le signe de la vertu, qu'elle soit masculine ou féminine, quotidienne ou héroïque. Ainsi, l'histoire serait réécrite, non plus sous l'égide de quelques grands noms, mais au nom des grands actes de la multitude¹⁸.

À cette conversation entre le marquis de la Serra et Michel, des plus didactique, et qui constitue l'âme des trois chapitres cités par Sand, s'ajoute une floraison de descriptions de nobles siciliens, tout aussi révélatrices. En particulier, la princesse Agathe incarne un absolu nobiliaire dont les qualités sont constamment rappelées, ce qui interpellerait si cela n'était chose commune dans presque toutes les incarnations de la grande dame de ce premier dix-neuvième siècle. Ici le marquis s'adresse à la femme de bon ton : « Eh bien ! l'on dit que vous êtes encore plus belle que toutes celles qui se donnent la peine pour le paraître ; que vous effacez les femmes les plus brillantes et les plus admirées, par une certaine grâce qui n'appartient qu'à vous, et par un air de simplicité noble qui vous gagne tous les cœurs »¹⁹. Et c'est maintenant le tour du narrateur : « Elle avait une réputation de grâce et de charme plus que de beauté, car elle n'avait jamais été coquette et ne cherchait point à faire de l'effet »²⁰. Ces descriptions appellent un substrat ancien, dont les pousses, les racines et les floraisons se développent au rythme des généalogies. Et toujours on y trouve la grâce et ses variantes, invariablement liées au sang bleu, grâce qui fût théorisée par Baldassar Castiglione.

La première fois que le concept de grâce fut sorti du champ religieux pour être appliqué aux manières, et en particulier à celles de la noblesse, se trouve dans *Le livre du courtisan*, traité qui figure si bien la Renaissance Italienne²¹. D'après Castiglione, la grâce est la qualité par excellence que doit posséder tout bon courtisan :

¹⁷ G. Sand, *Histoire de ma vie*, op. cit., p. 65.

¹⁸ Sur la cette question de la mémoire du peuple comme enjeu d'égalité démocratique dans *Histoire de ma vie*, on peut se référer à l'excellent article de Michelle Perrot : M. Perrot, « George Sand : La famille, lieu de mémoire », *The Romantic Review* 96, 3–4, 2005, pp. 275–284.

¹⁹ G. Sand, *Le Piccinino*, vol. 1, Lebègue et Sacré fils, Bruxelles 1847, p. 112.

²⁰ *Ibid.*, p. 66.

²¹ « The first author to make grace central to a discussion of behaviour was Castiglione himself » (30). P. Burke, *The Fortunes of the Courtier*, The Pennsylvania University Press, University

Mais j'ai déjà souvent réfléchi sur l'origine de cette grâce, et si on laisse de côté ceux qui la tiennent de la faveur du ciel, je trouve qu'il y a une règle très universelle [...], c'est qu'il faut fuir, autant qu'il est possible, comme un écueil très acéré et dangereux, l'affectation, et, pour employer peut-être un mot nouveau, faire preuve en toute chose d'une certaine désinvolture, qui cache l'art et qui montre que ce que l'on a fait et dit est venu sans peine et presque sans y penser²².

Cette « certaine désinvolture » est la traduction de la fameuse *sprezzatura*, qui apparaît dans ce passage. Il faut ici insister : pour Castiglione, certains naissent avec de la grâce, et n'ont donc besoin d'aucune aide. Dans le cas contraire, la grâce peut être acquise, apprise, maîtrisée, devenant alors une construction sociale. Il faut de plus dédaigner l'ignoble, viser à s'éloigner des extrêmes, qu'ils soient le naturel brutal ou l'artifice trop superflu, et atteindre ainsi un juste milieu. Il s'y ajoute aussi un rejet de toute forme d'affectation, dont le manque se retrouve dans bien des portraits d'aristocrates du dix-neuvième siècle.

La grâce confère à la noblesse une grande distinction parce qu'elle consiste à faire apparaître chaque geste, chaque action, chaque parole, aussi complexes et raffinés qu'ils soient, comme naturels, et donc hautement distinctifs. La noblesse étant le groupe social dominant sous la Restauration et la monarchie de Juillet, sa façon d'être et de percevoir, c'est-à-dire son *habitus*, devient le point de référence et le modèle à imiter. Ainsi, le fruit d'une éducation précoce et intensive, dont le but est de transmettre ce savoir-vivre, ou même savoir-être, est alors présenté, dans le discours nobiliaire, comme le résultat d'une supériorité biologique, transformant comme par magie la culture en nature. Pour Eric Mension-Rigau, lorsqu'il traite de la seconde moitié du vingtième siècle par le biais de l'enquête sociologique, le même processus a lieu lorsque s'impose le bon goût comme point de référence : « [...] en mettant en avant leur goût, c'est-à-dire leur savoir, sans jamais l'expliquer objectivement, ils érigent leur usage de la richesse en un fait de nature, en une essence et un signe de supériorité »²³. La grâce – et ses avatars comme le bon goût – a permis à la noblesse de justifier sa position dominante dans la société française en présentant une supériorité produite par un état de fait social comme un avantage de nature, c'est-à-dire inscrit dans le sang et la race, qui se perçoit comme la cause de la domination alors qu'elle n'en est que le produit. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la conclusion de Pierre Bourdieu : « La noblesse,

Park, PA 1996.

²² B. Castiglione, *Le Livre du courtisan*, GF-Flammarion, Paris 1991, p. 54.

²³ E. Mension-Rigau, *op. cit.*, p. 380. Un passage de Bourdieu confirme ce lien : « L'idéologie du goût naturel tire ses apparences et son efficacité de ce que, comme toutes les stratégies idéologiques qui s'engendrent dans la lutte des classes quotidienne, elle *naturalise* des différences réelles, convertissant en différences de nature des différences dans le mode d'acquisition de la culture et reconnaissant comme seule légitime le rapport à la culture (ou à la langue) qui porte le moins de traces visibles de sa genèse, qui, n'ayant rien d'« appris », d'« apprêté », d'« affecté », d'« étudié », de « scolaire » ou de « livresque », manifeste par l'aisance et le naturel que la vraie culture est nature, nouveau mystère de l'Immaculée conception ». P. Bourdieu, *La Distinction*, Éditions de Minuit, Paris 1979, p.73.

c'est la naturalisation de l'arbitraire social »²⁴. Où la grâce, essence indicible de la noblesse, est le procédé qui permet cette naturalisation.

Dans *Le Piccinino*, cette supériorité de tout l'être s'impose une fois de plus au cours du bal de charité donné par la princesse Agathe. Lorsqu'elle cède et se met à danser, sa grâce se décline dans des termes qui sont maintenant familiers :

Mais elle marchait mieux que les autres ne dansaient, et, sans songer à chercher aucune grâce, elle les avait toutes. Cette femme avait réellement un charme étrange qui s'insinuait comme un parfum subtil et finissait par tout dominer et tout effacer autour d'elle. On eût dit une reine au milieu de sa cour, dans quelque royaume où règnerait la perfection morale et physique²⁵.

On voit bien ici en quoi ce portrait reprend, presque point par point, les divers éléments qui se manifestent sous l'égide de la grâce. Il s'y trouve l'allusion au parfum, à une essence de noblesse qui serait presque double corps, non plus du roi, mais ici de la princesse, alors même que celle-ci semble issue d'un conte de fées.

Outre la princesse, qui règne sans partage par sa naissance et ses manières, c'est tout un petit grand monde qui se révèle aux yeux de Michel. Celui-ci offre un point de vue en apparence neutre : élevé dans le peuple, il fait montre de dons esthétiques hors du commun, et est de retour en Sicile après avoir fait des études d'art à Rome, ayant lui-même mené la vie *artiste*, opportunité prodiguée par le sacrifice financier de son père (adoptif, mais on le découvre bien plus tard), lui-même artisan de génie. Une confrontation entre le goût de l'artiste issu du peuple et celui de la haute société pointe au cours du bal de la princesse, malgré l'éclat des ors aristocratiques :

Que de bruit, de lumière et de mouvement à éblouir et à faire tourner une tête plus mûre que celle de Michel ! que de belles femmes, de parures merveilleuses, de blanches épaules et de chevelures splendides ! que de grâces majestueuses ou agaçantes ! que de gaieté feinte ou réelle ! que de langueurs jouées ou mal dissimulées²⁶ !

La triple opposition finale met en doute la vision première. Ici, c'est l'artifice qui se trahit et finalement domine : dans un premier temps, les grâces majestueuses et la gaieté réelle s'opposent aux grâces agaçantes et aux gaietés feintes ; c'est le naturel qui contraste avec le factice. Mais lorsqu'il s'agit des langueurs, la distinction se fait succincte : soit elles sont jouées, soit elles sont mal dissimulées, mais toutes deux tombent alors, finalement, dans le domaine de l'artifice, de la feinte, et du masque. Malgré l'éblouissement, le peintre voit la nature et la culture, le social qui en vient à primer sur le naturel. Et le regard artiste s'impose, tentative de se rabattre sur l'esthétique afin de ne plus avoir à démêler le don de l'acquis : « Et il ne s'occupa plus de chercher l'idéal de la forme parmi les danseuses vivantes qu'il étudiait, mais le mouvement, la grâce, l'attitude

²⁴ P. Bourdieu, « La noblesse : capital social et capital symbolique », [in :] D. Lancien, M. de Saint-Martin, *Anciennes et nouvelles aristocraties de 1880 à nos jours*, Maison des sciences de l'homme, Paris 2007, p. 393.

²⁵ G. Sand, *Le Piccinino*, vol. 1, *op. cit.*, p. 137.

²⁶ *Ibid.*, p. 102.

du corps, l'expression du regard et du sourire, en un mot, le secret de la vie »²⁷. Mais cette recherche de l'idéal sera aussi éphémère que la gaieté feinte ou réelle de la danse. Se retrouvant en tête à tête avec la princesse, une description déjà familière recrée l'illusion : « Elle était naturelle ; seule de toutes les femmes que Michel venait de voir, elle ne paraissait pas songer à elle-même ; elle ne s'était composée aucun air, aucun maintien, [...] »²⁸. Une question se pose alors : de quel naturel s'agit-il ici ? En effet, la grâce aristocratique tient de la feinte, de l'illusion, un tour de passe-passe qui transforme comme par magie la culture en nature²⁹. Le marquis, la princesse possèdent de la grâce : celle-ci, malgré les dénégations, serait-elle simple produit de leur éducation, de leur position dans la société ? On y opposerait alors celle de Mina, sœur adoptive de Michel, vraie fille du peuple : « Il n'y avait rien au monde d'aussi joli, d'aussi gracieux et d'aussi aimable que Mina »³⁰. Certes, on pourrait affirmer qu'Agathe, tout comme Mina, possède bel et bien un don de Dieu, et qu'elle domine les autres femmes par ce cadeau du ciel qui la fait perfection de la nature. Mais aussi, ne pourrait-on conclure qu'elle apparaît comme naturelle parce qu'elle domine socialement cette société qui l'adule, que sa position l'a placée dans le rôle de modèle, et que par conséquent toutes ses actions sont l'incarnation de la perfection pour ce milieu dans laquelle elle évolue avec une grâce qui serait alors toute sociale ? Les relents amers de l'artifice dont se paraient les danseuses moins bien nées ne seraient alors que la pâle réflexion du modèle, l'imparfaite et futile imitation de la puissance de la position. Grâce naturelle ou sociale, de toute façon, peu importe pour l'*habitus* nobiliaire, c'est ici la splendeur et la force du système qui se dévoile, c'est la supériorité qui s'impose, c'est l'illusion généalogique de la pureté du sang bien né qu'on ne peut départager d'une domination sociale qu'on peine à dire. En effet, dans *Le Piccinino* (tout comme d'ailleurs dans la majorité des romans du dix-neuvième) on peine à trouver, malgré les assauts de mots tels que « naturels » et ses dérivés, une ligne de démarcation entre la vraie grâce et la fausse. Pourtant, George Sand s'exprime très clairement sur ce point dans *Histoire de ma vie*, établissant le lien entre grâce et noblesse, mais surtout, elle s'évertue à démontrer le côté factice de la grâce aristocratique. Rappelons que la grand-mère paternelle de l'écrivaine, Marie-Aurore, est fille naturelle du Maréchal de Saxe, alors que sa mère, Sophie Delaborde, est fille du peuple de Paris. Cette distance s'était retrouvée à propos de la démocratisation proposée de la mémoire nobiliaire. Mais elle permet aussi à George Sand de ne pas s'aveugler face à l'éclat des blasons, elle comprend la nature factice de la grâce des salons, surtout lorsque sa grand-mère tente de la lui enseigner :

Il y avait, dans les idées de ma bonne maman, une grâce acquise, une manière de marcher, de s'asseoir, de saluer, de ramasser son gant, de tenir sa fourchette, de présenter

²⁷ *Ibid.*, p. 104.

²⁸ *Ibid.*, p. 104.

²⁹ Le rapport entre nature et culture, c'est-à-dire aussi entre l'hérédité et le social, se retrouve dans toute l'œuvre de Sand, et en particulier, pour ce qui est de la vieille noblesse, dans *Mauprat*. On peut consulter à ce sujet : P. Régner, « Morale privée et morale sociale, famille selon le sang et famille selon l'esprit », *The Romanic Review* 96, 3-4, 2005, pp. 363-376.

³⁰ *Ibid.*, p. 92.

« Faut-il nécessairement que la beauté s'ignore pour ne rien perdre de son éclat ? »

un objet ; enfin une mimique complète qu'on devait enseigner aux enfants de très bonne heure, afin que ce leur devînt par l'habitude une seconde nature³¹.

On retrouve ici la nécessité de l'apprentissage dès la petite enfance, seule garante de l'intégration de cette grâce en une « seconde nature » qui devient alors double corps : il y a l'individu et il y a le noble, dont l'*habitus* saupoudre chaque geste d'une grâce censée rendre tout plus agréable, mais qui ne conduit qu'à une piètre imitation : « La grâce tient à l'organisation, et si on ne l'a pas en soi-même, le travail qu'on fait pour y arriver augmente la gaucherie. Il n'y a rien de si affreux pour moi qu'un homme ou une femme qui se manient »³². Ici, Sand s'oppose directement au principe originel de la grâce aristocratique, telle que l'avait formulée Castiglione. Tout comme lui, elle indique qu'il existe une grâce innée, un don de Dieu suivant son étymologie, mais elle affirme que celle-ci ne peut-être imitée, or c'est l'apprentissage par l'imitation qui est l'axiome fondateur du traité italien. « La grâce, comme on l'entendait avant la Révolution, c'est-à-dire la fausse grâce »³³ n'a plus cours pour Sand, et cela entraîne une aversion pour l'artifice : « Le faux, le guindé, l'affecté me sont antipathiques, et je les devine, même quand l'habileté les a couverts du vernis d'une fausse simplicité »³⁴. La critique de l'habileté et de la fausse simplicité est alors aussi critique indirecte sinon de Castiglione, du moins de sa descendance : en effet, celui-ci indique dans *Le Livre du courtisan* que lorsqu'on apprend la grâce, il faut que toute trace de cet apprentissage disparaisse, et dans la postérité littéraire de ce principe, grâce, simplicité et naturel s'emboîtent et se chevauchent dans une confusion de sens qui parfois confond la sensibilité moderne.

Bien que dans *Histoire de ma vie* George Sand exprime clairement ses opinions sur la « fausse grâce », cette critique de l'essence aristocratique se fait plus ambiguë dans *Le Piccinino*. En effet, les descriptions des nobles évoluent dans une zone trouble, qui peine à démarquer le don divin de la grâce sociale. En particulier, le recours au naturel et à ses dérivés linguistiques, se referme comme un piège sur la narration, justement parce que la noblesse, comme par magie, apparaît comme plus naturelle que le naturel, présentant son comportement complexe, appris par une éducation très stricte inculquée dès la naissance, comme le résultat d'une supériorité héréditaire, transmise par le sang, alors qu'elle n'est que le fruit d'une éducation elle-même traduction d'un positionnement social. Hors de la noblesse, toute grâce est naturelle. Mais au sein de celle-ci, la cohabitation de la vraie et de la fausse, loin de miner le système, ne fait que le renforcer, car pour la plupart des observateurs, il est impossible de les séparer et un seul message subsiste : pris dans l'illusion discursive, ils ne voient qu'une marque de supériorité. Sand se montre d'ailleurs acerbe envers ses contemporains et leur idéalisation d'une noblesse qu'ils ne connaissent que de loin.

Ô écrivains d'aujourd'hui, qui maudissez sans cesse la grossièreté de notre temps et qui pleurez sur les ruines de tous ces vieux chiffons, vous qui avez créé, en ces temps de

³¹ G. Sand, *Histoire de ma vie*, op. cit., p. 698.

³² *Ibid.*, p. 698.

³³ *Ibid.*, p. 699.

³⁴ *Ibid.*, p. 699.

royauté constitutionnelle et de démocratie bourgeoise, une littérature toute poudrée à l'image des nymphes de Trianon, je vous félicite de n'avoir point passé votre heureuse enfance dans ces décombres de l'ancien bon ton. Vous avez été moins ennuyés que moi, ingrats, qui reniez le présent et l'avenir, penchés sur l'urne d'un passé charmant que vous n'avez connus qu'en peinture³⁵.

La critique est belle, et d'ailleurs très juste, mais s'adresse aussi quelque peu à sa propre œuvre, dans laquelle tant de nobles se parent d'une grâce bien plus tangible que tous les chiffons, et continuent d'habiter des châteaux qui ne sont pas tous en ruine.

Bibliographie

- de Balzac H., *La cousine Bette*, [in :] *La Comédie Humaine*, Volume 7, Gallimard, Paris 1976–1981.
- Bourdieu P., *La Distinction*, Éditions de Minuit, Paris 1979.
- Bourdieu P., « La noblesse : capital social et capital symbolique », [in :] Lancien D., de Saint-Martin M., *Anciennes et nouvelles aristocraties de 1880 à nos jours*, Maison des sciences de l'homme, Paris 2007.
- Burke P., *The Fortunes of the Courtier*, The Pennsylvania University Press, University Park, PA 1996.
- Castiglione B., *Le Livre du courtisan*, GF-Flammarion, Paris 1991.
- de Duras C., *Édouard*, Éditions Autrement, Paris 1994.
- de Maillé D., *Mémoires, Un regard sur le monde*, Lacurne, Paris 2012.
- Mayer A., *The Persistence of the Old Regime*, Pantheon Books, New York, 1981.
- Mension-Rigau E., *Aristocrates et grands bourgeois*, Plon, Paris 1994.
- Perrot M., « George Sand : La famille, lieu de mémoire », *The Romanic Review* 96, 3–4, 2005.
- Régnier P., « Morale privée et morale sociale, famille selon le sang et famille selon l'esprit », *The Romanic Review* 96, 3–4, 2005.
- Sand G., *Histoire de ma vie*, Gallimard, Paris 2004.
- Sand G., *Le Piccinino*, 4 vols, Lebècque et Sacré Fils, Bruxelles 1847.

³⁵ *Ibid.*, p. 700.

Mots-clés

grâce, noblesse, aristocratie, George Sand, goût, hérédité

Abstract

« Faut-il nécessairement que la beauté s'ignore pour ne rien perdre de son éclat ? » : Good Taste and Grace in George Sand's *Le Piccinino*

In *Histoire de ma vie*, George Sand claims that the main reason she wrote *Le Piccinino* (1847) was so that she could present her views on the nobility in three central chapters. While using the discourse of the nobility on itself, in particular when it comes to the relationship between heredity and aristocratic memory, she also subverts this discourse by democratizing the relationship between memory and lineage. The rest of the novel offers many representations of noblewomen and noblemen, who all seem to share a specific trait: good taste and grace of manners, whose degree seems to accurately represent their position in society. This essay will explore these two facets of the nobility and the way in which they conspire to display an aura of natural superiority, while simultaneously being undermined by Sand's very personal opinion, as she strives to dispel this long-lasting illusion.

Keywords

grace, nobility, aristocracy, George Sand, taste, heredity